



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

MANTELETS. — Enfin la renaissance des plus vieilles modes dont nos plus vieilles élégantes peuvent se ressouvenir, est décidément prononcée. Après avoir fait reparaître toutes les antiques dentelles qui décoraient autrefois les mantilles et les coiffes de nos aïeules, voici que les mantelets de taffetas noir, garnis de dentelle se présentent avec tous les avantages et le prisme d'une mode nouvelle. Ces mantelets sont portés par les femmes du meilleur goût. Ils ont la forme de ceux en blonde ou en dentelle. Le fond est d'un taffetas épais et très-souple. On recherche surtout les nuances noir-roux, sans doute pour qu'elles s'accordent mieux avec la teinte des dentelles. Celles-ci augmentent de prix tous les jours; on les paie à des prix exorbitants et bien au-dessus de la valeur des plus belles blondes et des plus fraîches dentelles.

— Il est aujourd'hui peu de femmes qui n'aient un mantelet, une mantille,

un cannezout, ou une pélerine en dentelle noire. Celles qui ne peuvent atteindre à autant de luxe, ont au moins des petites écharpes, ou des colliers de dentelle noire doublés en ruban; enfin, cette mode est devenue une fureur, une manie, et il semble qu'il soit décrété que toutes les femmes doivent porter ce tissu dans une partie de leur toilette.

NUANCES. — Du reste, le noir en général est tellement en vogue, qu'on porte robes, schalls, écharpes, avec des fonds noirs. Des écharpes en tulle noir sont relevées d'un semé ou de bordures de petites fleurs brodées en reprise ou au plumetis, en soie de couleurs vives. Dans les soirées ou aux théâtres, ces écharpes légères et bigarrées de nuances éclatantes, produisent un charmant effet, et siéent parfaitement sur des épaules nues. Les écharpes et schalls en crêpes de Chine, ou gazes de divers genres, brodées aussi en soie de couleur, se portent beaucoup. Il est des schalls, surtout, qui sont d'une grande richesse de broderie. Une large guirlande

de fleurs les entoure ; d'immenses groupes ou couronnes de fleurs décorent les angles ; et, à l'instar des schalls de l'Inde, une belle rosace est souvent placée au milieu du schall.

— Les chalys et mousselines de laine à fonds noirs avec des bouquets ou dessins tures, sont adoptés généralement de préférence aux autres nuances.

ÉCHARPES. — Les écharpes en mousseline claire, fonds bruns et à dessins en couleurs vives, telles que palmes, bouquets ou feuillages ; les écharpes de mousseline de laine, ou en mousseline blanche imprimée, conviennent parfaitement aux demi-toilettes d'été.

NÉGLIGÉS. — Le blanc distingue les plus jolis négligés. On emploie toujours pour peignoirs beaucoup d'étoffes en mousseline anglaise, à raies ou à carreaux blanc sur blanc ; une raie mate auprès d'une raie claire ; des carreaux clairs encadrés dans des lignes mates. Les pélerines sont indispensables avec ces redingotes, qui doivent toujours être garnies d'une petite valenciennne qui badine autour des pélerines et des devans de la robe.

— Les peignoirs ou redingotes en jaconas ou en mousseline doivent être entièrement bordés d'un ourlet à jour, qui, au bas du jupon, comme sur les deux côtés du devant, ne doit plus avoir que la hauteur d'une main. Au-dessus de l'ourlet serpente une petite broderie au plumetis : soit un petit dessin, une feuille de myrte, une chaîne de muguet ou de boutons de roses. Ces peignoirs forment de très-grands plis autour de la taille ; ils sont assez profonds et rapprochés pour donner beaucoup de bouffans à la jupe, qui, du reste, peut avoir jusqu'à trois aunes et demie de largeur. Les manches se font toujours dans la même coupe, seulement on les fait beaucoup moins étroites du bas lorsque la robe est très-négligée ; au bas du poignet est une petite manchette plissée, ou une valenciennne cousue à plat.

— Des redingotes en mousseline fond blanc à petits dessins de couleur, se garnissent tout autour d'une valenciennne.

LINGERIE. — Les manteaux de nuit sont presque entièrement supplantés par les chemises de nuit, qui ont beaucoup de recherche dans leurs coupes comme dans leurs garnitures. On les fait à-peu-près comme des chemises d'homme, montantes, ouvertes sur le devant de la poitrine, et ornées d'un petit jabot en batiste plissée. Les épaulettes sont formées par une pièce, comme aux peignoirs ; un grand collet carré et rabattu, garni d'un plissé, descend jusqu'aux épaules, tandis que trois petites garnitures semblables formentuche autour du cou. Les manches sont assez larges et montées sur un petit poignet entouré d'une manchette. D'autres, plus élégantes, ont le devant de la poitrine détaché et froncé au bas de la taille, sur un poignet ; depuis le collet jusqu'à ce poignet, toute la partie qui couvre la poitrine est formée par des *entre-deux* brodés, séparés par un doigt de la batiste de la chemise, plissée à petits plis. Il se trouve ainsi de chaque côté trois ou quatre lignes d'*entre-deux*. Au lieu d'un jabot de batiste, on fronce une valenciennne qui se retrouve autour du collet et au bas des poignets, qui doivent être brodés. Beaucoup de femmes portent au matin ces jolies chemises qui tiennent lieu de jupons et de chemisettes en-dessous de leurs peignoirs.

— Les hommes ont moins d'élégance et de bon goût dans cette partie de leur toilette, car ils portent à la campagne et en négligé beaucoup de chemises en jaconas ou en fine percale, fond blanc à petits pois ou petits dessins imprimés, violets, bleus ou verts. Ces chemises ont un jabot pareil, de la hauteur de deux doigts, ourlé, ainsi que les devans de la chemise, à points à jour. Le collet piqué à l'envers, parce qu'il doit se rabattre sur la cravate, comme les manchettes sur le revers du parement de la redingote. Avec



ces chemises, la cravate est aussi en jaconas, mais à petits dessins de nuances différentes.

— Les pantalons blancs en coutils russes ou anglais sont les seuls distingués. — Les étoffes zébrées, quadrillées, etc., viennent ensuite.

VOYAGE AU JAPON.

Dans ce pays montagneux, la plupart des lieux habités se trouvent dans les plus beaux sites, sur les bords de la mer, des rivières ou des lacs et des baies; ils sont par conséquent favorablement placés pour les communications commerciales. Les montagnes même sont aussi peuplées que les villes, et on voit rarement au Japon une plaine de quelque étendue, sans y découvrir plusieurs villes, villages ou hameaux. Ce ne sont pas, comme en Europe, des clochers élevés en l'air qui annoncent l'approche d'une ville; on s'en aperçoit à la foule qui encombre la route, et qui ferait croire que toute la population se porte journellement en dehors de la ville pour jouir de la beauté de ses environs. Jusque sur les montagnes les plus escarpées, les chemins sont entretenus avec un soin admirable, et sont ordinairement assez larges pour que la suite de plusieurs princes ou grands vassaux de l'empire qui voyagent y puissent passer à la-fois sans difficulté. La plupart de ces routes sont garnies de très-belles allées de sapins, de cèdres, de châtaigniers ou de cerisiers. Dans le pays plat, on aperçoit sur les rivières et les lacs d'innombrables embarcations, se dirigeant vers des cités peuplées, et contribuant puissamment à animer le paysage. Ce sont ordinairement les temples qui se distinguent le plus des autres édifices. Placés presque toujours sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, ces grands bâtimens donnent une idée favorable de la richesse et de l'importance des villes auxquelles ils appar-

tiennent; car les Japonais les construisent avec beaucoup d'art, et les chargent d'ornemens élégans.

Les villes où résident des princes sont entourées de fossés, de murs et de remparts garnis de tours hautes de trois à cinq étages. Les portes sont fortifiées et en état de résister à une attaque imprévue de l'ennemi. Ces places ne sont accessibles que de deux ou trois côtés. Ainsi que les différens quartiers d'une ville, l'entrée en est fermée par un simple grillage et gardée par un piquet de troupes. Souvent les villes sont coupées par des canaux, au-dessus desquels s'élèvent de beaux ponts en pierre de taille. Les rues sont tirées au cordeau, et on a soin de bien aligner la façade des maisons; celles-ci ne doivent être que d'un étage; mais les châteaux et les forts en ont plusieurs. Chaque propriétaire est tenu d'entretenir à ses frais et en bon état le trottoir qui se trouve devant sa maison. Tout le sol de la ville est couvert de dalles de pierre ou de fragmens de cailloux fortement battus pour former une masse solide. L'extérieur des maisons est en général peu orné; car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, et vivent eux-mêmes retirés dans la partie la plus reculée de leurs habitations, qui donne sur le jardin, et forme un séjour fort agréable.

Il est difficile qu'un étranger se puisse faire une idée exacte de la quantité et de la variété des boutiques, ainsi que de l'élégance et de la richesse des magasins qui, de toutes parts, sont ouverts à la foule avide de faire des emplettes. Les artisans dont les ateliers donnent sur la rue, les ouvrent à la pointe du jour; ils s'occupent avec assiduité de leur ouvrage, pendant que leurs femmes prennent soin du ménage, ou cherchent à se faire un petit revenu du travail de leurs mains. Les habitations particulières sont bien closes; ordinairement la partie inférieure des fenêtres est fermée de volets ou de jalousies en bois. Devant la maison il y a une es-

pèce de cour ceinte d'un mur ou d'une clôture en bois qui la sépare de la rue ; ce parvis est ordinairement pavé de cailloux, et sert à recevoir la suite des hauts fonctionnaires quand ils visitent la maison.

Aucune ville, aucun bourg du Japon, quelque petit qu'il soit, n'est dépourvu de ces grands et beaux édifices connus sous le nom de *tsiaya*, ou maisons de thé. Ce sont des lieux de débauche dont l'intérieur est muni de tout ce qu'il y a de plus *comfortable*, et où chacun se peut amuser autant que sa bourse le lui permet. Aussi, le plus grand divertissement des Japonais est d'y passer les soirées en compagnie de jeunes filles qu'on appelle *tékakie*.

Une autre classe de femmes sont les *ghéko*, ou joueuses de *samsie*, qui est une guitare à trois cordes seulement. Ce sont des jeunes filles ordinairement fort belles et bien élevées, qu'on fait venir dans les maisons de thé pour amuser la société par la musique et la danse.

Si l'on ne peut que donner en général des éloges aux institutions qui régissent le Japon, plusieurs usages de ce pays ne laissent pas de blesser les idées des Européens. On est par exemple choqué d'y voir que la jeune fille qui a atteint l'âge de seize à vingt ans, et qui est ornée de tous les dons de la beauté, y renonce volontairement pour se conformer à la mode. Ses dents, qui le disputent en blancheur à l'ivoire, sont noircies ; elle se fait raser les sourcils, se teint les lèvres en vert, et se couvre le visage d'une couche de blanc. Il faut absolument qu'une femme qui veut passer dans la société pour être bien élevée subisse ces altérations de sa beauté naturelle. Si l'on ajoute à cela l'usage immodéré que les dames japonaises font en toutes saisons de bains chauds, on conçoit facilement qu'à l'âge de vingt-cinq ans elles paraissent en avoir au moins dix de plus.

Les femmes japonaises sont des épouses fidèles et de tendres mères. Elles se plaisent à remplir leurs devoirs domestiques, et y trouvent leur bonheur ; mais leurs maris

ne répondent pas toujours avec une égale tendresse à cette conduite exemplaire, et se plaisent au contraire à courir les maisons de débauche où à entretenir des concubines chez eux. Ce dernier penchant est autorisé par la loi. Néanmoins, il faut le dire à la louange des Japonaises, malgré les occasions fréquentes qui se présentent, elles manquent rarement à la fidélité qu'elles doivent à leurs maris, pas même pour se venger de l'abandon dans lequel ils les laissent.

Dans les classes supérieures, les fiançailles ont lieu dans un âge très-tendre : car la politique et d'autres considérations conseillent souvent aux familles de s'unir par des mariages réciproques, et alors l'inclination mutuelle des fiancés est rarement consultée. Cette circonstance est peut-être la cause de la loi qui permet de prendre des concubines. Le nombre de ces dernières n'est pas déterminé, mais il dépasse rarement deux. La première et légitime épouse n'en souffre pas toujours, et on voit souvent cette dernière vivre très-amicalement avec les autres femmes de son mari, qu'elle traite en sœurs. D'ailleurs, le maître de la maison a toujours soin que son épouse soit traitée avec déférence par ses concubines, sur lesquelles elle exerce une supériorité marquée, et qui sont obligées de la servir. Les concubines ne se rasent pas les sourcils, mais l'habitude de se noircir les dents est commune à toutes les femmes et filles qui ont atteint l'âge de dix-huit ans.

Quand il ne naît pas d'enfants dans un ménage, le mari obtient facilement la prononciation du divorce, et alors la position de son épouse est déplorable, parce que légalement elle n'a droit de rien réclamer de son mari.

La manière de voyager au Japon est moins expéditive qu'en Europe ; cependant les postes y sont établies sur un pied aussi régulier que toutes les autres institutions. Quoique le pays soit montagneux, on y pourrait très-facilement introduire l'usage des voitures.

Au Japon on voyage ordinairement en chaise à porteurs, et les effets des voyageurs sont transportés par les hommes, ou à dos de cheval. Les Japonais aiment cette manière lente, mais sûre et se plaisent à parcourir avec une suite considérable les beaux sites de leur patrie. Les postes sont des établissemens publics que chaque prince est obligé d'entretenir dans ses domaines, et qui, sur les grandes routes, sont administrés par des officiers particuliers. Selon la nature du chemin, les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures; on y change ordinairement de porteurs et de chevaux, et on peut si on le désire, poursuivre son chemin en peu de minutes. Quand on est accompagné d'une suite nombreuse, on envoie ordinairement en avant des coureurs qui font préparer le nombre requis de porteurs et de chevaux; tout cela se pratique avec le plus grand ordre et sans beaucoup de bruit. Le long des côtes et sur les lacs, il y a des communications régulières entretenues par des paquebots, qui transportent les voyageurs et les marchandises.

Ces navires offrent toutes les commodités désirables, et sont arrangés de manière que, en cas de calme ou de vent contraire, ils peuvent être hélés, de sorte qu'ils avancent toujours et que le voyage est rarement retardé. La transmission des lettres se fait par des messagers qui portent sur l'épaule une perche à laquelle la boîte des lettres est attachée. Ils courent l'un derrière l'autre, et sont accompagnés d'un employé de la poste, qui, arrivé au relais, remet la boîte à un autre tout prêt à partir; de cette manière, les lettres font jusqu'à vingt lieues par jour.

Un pavillon avec les armes impériales ou princières, placé sur la boîte, est le signal qui oblige tous ceux qui la rencontrent, de se mettre à l'écart et de laisser le passage libre. Souvent les porteurs ont aussi des clochettes dont le son annonce leur approche.

(EUROPE LITTÉRAIRE.)

CYNODIE,

PAR M^{me} A. DUPIN.

Deux vol. in-8°, chez Urbain Canel et Ad. Gayot.

Lorsque ce livre parut, le bruit se répandit qu'il était dû à M^{me} Dupin, femme du président de la Chambre des Députés, ou au moins à quelque personne de sa famille. Le public qui, comme l'a dit spirituellement M. Bazin, croit à l'imprimé, le tint pour vrai sur la foi de quelques journaux. Mais il s'agit ici d'une autre M^{me} Dupin. Ce livre est sorti de cette même retraite où, après de brillans succès dans le monde, M^{me} Récamier s'est entourée d'un petit cercle de personnes choisies. Bien que le quartier-général de ces dames soit à l'Abbaye-aux-Bois, presque perdue dans l'immensité de la rue de Sévres, à l'extrémité la plus éloignée du faubourg Saint-Germain, elles n'ont point cependant rompu avec la société; elles en ont suivi le mouvement, et cet ouvrage en est la preuve. Je ne prétends pas dire par là que nous allons y trouver tout le luxe de gibets, de cadavres et de mauvais lieux dont nous gratifie aujourd'hui le cynique scepticisme de nos jeunes auteurs. Une femme, avec sa délicatesse de sentiment, pourrait-elle écrire des horreurs de ce genre? Loin de là, nous y verrons de ces angéliques créatures, que la fatalité semble toujours poursuivre, pour qui les rares instans de bonheur qu'elles peuvent rencontrer dans la vie ne sont en quelque sorte que d'amères dérisions. Ce n'est plus comme au tems de l'empire, dans les ouvrages de M^{me} de Souza, la vertu récompensée en raison des malheurs qu'elle a soufferts; c'est la candeur et l'innocence victimes de l'hypocrisie et de la scélératesse.

Après de cruelles déceptions, seule sur la terre, M^{me} Osmond prend le parti de se retirer à la campagne. Elle se trouve pendant le cours d'un voyage, logée dans le même hôtel qu'une femme jeune et

belle, enceinte, et que de noirs chagrins semblent devoir bientôt conduire au tombeau ; en effet, elle succombe aux douleurs de l'enfantement sans avoir révélé son nom, et sans qu'on puisse le savoir. Sa femme-de-chambre a dérobé ses papiers, et a disparu. M^{me} Osmond adopte la jeune orpheline, et bientôt elle est récompensée des soins maternels qu'elle lui a donnés ; car Cynodie, c'est son nom, devient aussi belle que bonne. Chaque jour vient ajouter à l'attachement que M^{me} Osmond a pour elle ; mais chaque jour aussi il lui devient plus pénible de révéler à Cynodie le secret de sa naissance obscure, mystérieuse, inconnue ; et il lui est si doux ce nom de mère que lui a mérité sa tendre affection ! Cependant l'âge des passions est venu ; Cynodie, si simplement élevée, si sensible et si expansive ; Cynodie, qui n'a pas vu le monde, et qui n'a pas appris de lui à fausser tous ses sentimens, se laisse aller, avec l'entraînement du jeune âge, à l'amour que lui inspire le comte Gustave d'Osterval. Pour épargner à sa pupille les douleurs que doit amener cette passion, car jamais l'aristocratique famille du comte Gustave ne lui permettra d'épouser un enfant dont la naissance est un mystère, quelque belle et quelque vertueuse qu'elle soit, M^{me} Osmond se fait ordonner les eaux de Boulogne. Là elle essaie de donner pour époux à Cynodie le jeune Oscar d'Ohmure, dont le père favorise cet hymen ; mais Cynodie refuse ; quelques mois plus tard elle est sur le point de céder aux sollicitations de celle qui est devenue sa mère ; le contrat même est signé ; on est dans la salle des mariages à la mairie. Mais Valérie, séduite par Oscar, vient réclamer la foi des sermens, et le force à l'épouser.

Tant de secousses ont ébranlé la santé déjà affaiblie de M^{me} Osmond, lorsque la banqueroute de l'agent-de-change chez lequel elle avait placé les soixante mille francs qui devaient être toute la fortune

de Cynodie, lui porte un coup terrible. L'avenir de son enfant tant aimée est compromis. Malgré son état de souffrance elle part pour essayer de fléchir l'infame agiotteur qui l'a ruinée. Elle meurt dans ce voyage, et Cynodie est recueillie par l'altière vicomtesse de Versange, sœur de M^{me} Osmond. C'est chez elle que Cynodie apprend d'effrayans mystères ; un portefeuille qui lui est remis par l'ancienne femme-de-chambre de sa mère, éclaire l'obscurité qui cachait sa naissance ; elle est la fille légitime du vicomte de Versange ; mais le mariage était secret, et il a publiquement épousé une seconde femme ; ce sont là les chagrins qui ont tué la mère de Cynodie. Le vicomte, à la vue de sa fille si douce et si belle, a senti battre son cœur de père ; il veut tout lui révéler, lui demander pardon de ses malheurs ; il réclame d'elle une entrevue secrète. Mais la lettre de Cynodie est trouvée dans un bal ; et là, en présence de la foule curieuse et avide de scandale, on fait subir à l'innocente jeune fille un interrogatoire horrible, auquel elle ne peut répondre par respect pour son père ; et la vicomtesse de Versange la chasse de chez elle comme une vile créature.

Une amie, la noble et brillante comtesse d'Elvas, est restée à Cynodie ; malgré son silence, Alma croit à sa pureté ; Alma est fière de la recevoir chez elle ; mais elle est bientôt ruinée elle-même par les folies de son mari, l'infame Raoul d'Elvas, qui, après l'avoir forcée à l'épouser par les plus vils moyens, finit par trouver la mort dans un duel, de la main d'un mari qu'il a outragé. Réduites à elles seules, que feront ces deux femmes ? elles cherchent dans le travail un moyen de soutenir leur existence. Mais ici-bas ne travaille pas toujours qui veut, et puis le travail n'est pas toujours payé ; aussi tombent-elles dans une effroyable misère ; elles vont y succomber, lorsqu'un vieil oncle laisse en mourant soixante mille livres de rente à la comtesse d'Elvas. Alma retrouve celui

qu'elle a aimé, le comte de Ternan. Gustave d'Osterval vient aussi offrir sa main à Cynodie qui a retrouvé son nom. Mais le jour du mariage, après avoir prononcé le *oui* qui devait assurer tant de bonheur, la jeune épouse s'évanouit pour ne plus revenir à la vie : c'était trop d'émotions pour elle ; elle était morte.

Tel est le roman ; il ne manque pas d'intérêt, bien que notre froide analyse lui en ait beaucoup ôté. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'être souvent obscur et embarrassé d'incidens qui nuisent à la franchise de son allure, au libre développement de son action. Cependant on devra excuser ces défauts. *Cynodie* est le premier ouvrage de M^{me} Dupin, et la première fois qu'on écrit, on ne croit jamais en avoir assez dit ; on essaie tous les moyens de faire sentir ce qu'on éprouve soi-même, et souvent on est diffus et obscur comme un avocat qui plaide pour la première fois, et finit par s'embrouiller dans toutes les raisons qu'il donne à l'appui de sa cause. Avec un peu plus d'habitude et de confiance en soi-même, ces défauts disparaîtraient.

Parlerons-nous du style ? en vérité, dût-on nous reprocher de faire comme autrui de l'excellent *monsieur* Boileau, il faut que nous en disions notre mot. Le style donc est parfois prétentieux, maniéré, et rappelle ces intéressans romans de M^{me} de Genlis, et de quelques autres qu'on ne lit plus aujourd'hui que dans les provinces. C'est, nous le croyons, à l'inquiétude qu'on éprouve lorsqu'on livre au public un premier ouvrage, qu'il faut attribuer cette imperfection ; car, dans les situations fortes du drame, quand l'auteur s'est senti porté par le sujet, il a écrit avec vigueur et netteté. Ce roman nous en promet d'autres qui placeront M^{me} Dupin dans un rang distingué parmi les femmes qui écrivent aujourd'hui, et on sait s'il en est qui ont fait preuve de talent.

(LE SIÈCLE.)

Album.

La mort du célèbre acteur Kean a répandu un vif intérêt sur tous les détails qui s'attachent à lui : Kean était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne ; aussi manquait-il de cette dignité et de ce port nécessaires pour certains rôles, par exemple, pour celui du patricien de Rome, Coriolan. Ses traits n'étaient pas assez réguliers pour nous permettre de les trouver beaux, cependant ils avaient une puissance d'expression illimitée : toutes les passions de l'homme se peignaient dans ses yeux avec une facilité extraordinaire ; sa voix, dont les cordes basses avaient une harmonie mélancolique indéfinissable, passait par de soudaines transitions à un timbre haut dont l'effet pourrait se comparer à celui d'un météore ; et quoiqu'il ne fût pas d'une taille imposante, il traversait la scène avec une aisance qui n'appartient qu'au véritable génie. Aussi les amateurs de notre siècle n'oublieront jamais ses principaux rôles. Kean rendait avec la même vérité les ricanemens dédaigneux du vindicatif Shylock, dans *le Marchand de Venise* ; la scélératesse versatile de Gloucester, dans *Richard III*, la jalousie et les engoisses d'Othello, le génie brillant d'Hamlet, la mélancolie plaintive de Richard II, le patriotisme de Brutus, et l'hypocrisie et l'avarice de sir Giles Overreach, dans le *Nouveau Moyen de payer de Vieilles Dettes*. Dans la vie privée, Kean était chéri par un cercle de nombreux amis, qu'il n'abandonna jamais dans le malheur. On sait qu'il n'aimait pas la haute société ; cependant ses talens l'auraient fait recevoir avec plaisir dans les salons et à la table de nos plus aristocratiques pairs. Mais ce n'était point son goût ; il n'ambitionnait pas, comme Garrick, l'amitié des courtisans, et il n'avait pas la dignité de Kemble pour s'élever dans les hautes sphères de la société. Il était généreux jusqu'à la profusion ; et comme il gagnait plus d'argent qu'aucun autre ac-

teur, ses largesses étaient souvent peu judicieuses. Il donnait les recettes des représentations à son bénéfice aux pauvres, jouait gratuitement lorsqu'il avait affaire à de pauvres directeurs, souscrivait libéralement aux institutions de bienfaisance, et avait toujours la main ouverte pour calmer les souffrances particulières. Par enthousiasme pour sa profession, il éleva un monument à New-York à la mémoire de Cooke; et, à l'exemple de Dogget, depuis 1818, il a toujours donné annuellement un bateau à l'État pour la navigation de la Tamise. Kean parut pour la dernière fois devant le public, sur la scène de Covent-Garden, dans le rôle d'Othello; son fils remplissait celui d'Iago. Il se trouva mal pendant la représentation; on l'enleva de la scène, et le dernier vers qu'il prononça fut ce touchant adieu:

Farewell! Othello's occupation's gone.

— Un nouvel ouvrage sur l'éducation vient de paraître sous le titre des *Deux Frères*, conte créole. L'auteur, M^{me} L. Bernard, a déjà publié des *Contes et Conseils*, etc. On peut bien augurer d'une plume qui se consacre au noble but de l'éducation, et nous recommandons cette dernière publication. — Chez A. Planche, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 24.

— Voici la description pittoresque que fait le *Moniteur algérien* de la Saint-Philippe à Alger. « A trois heures, à la marine, des jeux nautiques sont venus faire diversion. A quatre heures, d'autres jeux, des mâts de cocagne, des divertissemens de toute espèce ont converti la grande place Bad-el-Oued en une belle foire où tout le monde s'est porté, et qui rappelait à nos souvenirs ce carré Mari-

gny, théâtre ordinaire et obligé de nos fêtes populaires. Mais la diversité des danses de tant de nations : espagnoles, mauresques, arabes, maltaises, juives, mêlées aux danses françaises; mais la variété, la bizarrerie des costumes, les danses particulières des nègres du grand désert, leurs pas; leurs gestes, ces plaisirs de contrées inconnues et dont nous n'avons pu voir de simulacres que dans nos ballets, ont donné à la fête d'Alger une physiologie tout-à-fait à part, et qu'il serait impossible de retrouver ailleurs. Puis, çà-et-là, pour compléter le tableau, quelques indigènes, drapés à l'antique, assis sur des décombres et dominant ce monde qui s'agitait au-dessous, immobiles, suivant de l'œil cette réunion, ces cris, ce peuple d'un autre hémisphère et encore nouveau pour eux. »

— On écrit de Saint-Petersbourg, que John Tholaksen, poète islandais, qui a traduit en langue russe le *Paradis Perdu* de Milton, et qui s'occupe de la traduction de la *Messiede*, habite une misérable cabane à Buégisa. Sa chambre, dont la porte est de quatre pieds de haut, n'a que huit pieds de long sur six de large. La table sur laquelle il écrit, est en face d'une petite croisée. Ce modeste asile d'un ami des Muses est placé sur le site le plus pittoresque, entre trois montagnes, au milieu de ruisseaux et de cascades; la vue de tous côtés s'arrête sur des hauteurs de quatre cents pieds. Les revenus du poète sont aussi modiques que sa demeure est simple; ils s'élèvent à 160 fr., ce qui n'empêche pas son génie de l'inspirer, et de lui dicter souvent des vers sublimes.

A ce Numéro est jointe la planche 981.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

30 Juin 1833.

N^o. 983.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2^e près le passage de l'Opéra.
Chapeau en paille de riz. Schall en satin broché des M^{mes} de M^{me} Haroy
rue de Grammont N^o. 7. Robe en Organde à rubans des mêmes M^{mes}.

Mess^{rs} F. S. & J. Fuller N^o. 34. Rathbone Place, London.
Ayuntamiento de Madrid



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 21, près le passage de l'Opéra
Costumes de fantaisie des M^{rs} de M^{rs} Gasser rue des Moulins N^o 20.
Coupe de cheveux de M^{rs} Mully rue St. Martin N^o 149.

Mess^{rs} S & J Fuller N^o 34 Rathbone Place, London

